Pour la cheftaine de "Elle", les Bretons sont "poisseux" et les métis valent 200%

écrit par Lou Mantély | 11 mars 2017

Katell Pouliquen
11 février ·

Mes enfants métis font, depuis le jour où je leur ai donné la vie, mon bonheur, ma fierté, mon éblouissement.
Toujours, je loue leur double culture, je leur explique que, plutôt qu'être "moitié / moitié", ils sont deux fois plus riches, plus forts, plus beaux. 200% plutôt que 50. J'aime leur peau, leurs cheveux, leurs yeux, leurs rires. Je suis leur mère. Je les aime.
Je les éveille au monde sans les effrayer.
Je m'assure qu'ils connaissent leur Martin Luther King dans le texte -je leur ai offert la version pour enfants de sa biographie, et aussi "Mes étoiles noires", des destins méconnus racontés par Lilian Thuram. Il l'avait dédicacé à mon fils aîné, qui porte le même prénom que le sien : Marcus. Comme Marcus Miller plus que l'empereur romain. Comme Marcus Garvey, émancipateur du peuple noir.
Je leur lis "Le chat bleu, l'alouette et le canard timide ", d'Amanda Sthers, l'histoire d'un chat interdit de golf car il est bleu. Et aussi "Mon chien est raciste" -l'arme de l'humour.
Je les amène voir Swagger, et sans doute ce jour-là saisissent-ils comme ils sont privilégiés. Protégés ? On vit dans le 18ème des Abbesses, enclave bobo encore un peu popu dès qu'on approche les boulevards de Pigalle ; absolument bourge quand on dévale la rue des Martyrs acheter son mille-feuille à 5 euros. L'école maternelle est une ZEP qui fonctionne. Emile est ami avec Rayan, Elliott, Louison, Aboudlaye. La routine.
Mes enfants sont chez eux dans le quartier, le manège, Jacky le boucher, Marie-Rose la libraire... Partout, ils sont chez eux. Nulle part ici, leur peau n'est un sujet. Les rues racontent le métissage. La France multiculturelle progresse. Celle que j'aime.
"Partez d'ici, sales nègres". L'uppercut est donné au Leclerc de Saint Brieuc. Enfin, juste à côté, dans cette périphérie urbaine bien connue des sociologues. Plérin en l'occurrence.

Photo, Katell Pouliquen

Personnellement, je suis fier de mes enfants. Ils sont blancs comme la neige ; blancs comme les grands monts de Norvège ; ils ont la couleur des clercs, de l'ivoire, des plages de sel ; ils racontent l'innocence, la pureté de l'âme et la sérénité des Dieux.

J'aime mes enfants. J'aime leur teint clair, leurs cheveux blonds. Je ne peux, en les regardant, qu'admirer l'héritage dans lequel ils sont moulés ; ces récits de chevaliers qui parcourent leurs veines, affluant à la fleur de leur peau ; cet épiderme tendre mais résistant, témoin de l'élégance de la cour, de la rudesse du labeur paysan, qui protège leur chair du monde ; leurs cheveux blonds, auprès desquels je confesse l'insuffisance de mon regard.

Ils sont chez eux, dans mon quartier : chez Marie, la libraire ; chez Jean, le boulanger ; chez Marcel, le boucher. Leurs amis s'appellent Martin, Pierre ou Luc, Catherine ou Louise. Nulle part, leur peau n'est un sujet : car les rues racontent cette douce blancheur, celle de la France éternelle, que j'aime profondément.

Quoi donc ? Je suis raciste ? Parce que je préfère le teint laiteux de mes enfants au métissage des autres ? Ah pardon. J'avais mal lu, alors : je pensais, d'après le texte de la rédactrice en chef de « Elle » Katell Pouliquen (1 pour ceux qui n'ont pas facebook voir en fin d'article), avoir le droit d'exalter la couleur de peau de ma progéniture. Quoi donc ? Ce n'est pas la bonne ? Mille excuses. Je ne savais pas qu'il en existait une bonne, la seule, métissée. C'est elle seule qui a le droit de cité au Panthéon des races humaines.

Je ne voulais pas froisser Son excellentissime et précieuse. Promis, je me cantonnerai à ma province « poisseuse ». Mes enfants, après tout, ne sont pas si beaux : tenez, ils n'ont pas d'origines étrangères. Aucune. Pas même de sang basque ou

breton que l’on pourrait assimiler, en revisitant un peu notre Histoire, à un territoire autre. Rien.

Alors c’est vrai, je comprends que mes enfants, qui, lorsqu’ils vont dans certains quartiers, se font traiter de sales Français, de « sales Blancs », n’aient que ce qu’ils méritent. Après tout, ils doivent payer pour le passé, puisque leurs aïeux ne peuvent plus le faire.

Je comprends aussi, et surtout, que les insultes qu’ils doivent essuyer dans leur pays, celui de leurs ancêtres, ne soient pas sanctionnées. Que les pauvres désœuvrés qui les professent soient mis hors de cause, tout saupoudrés qu’ils sont de cautionnement post-colonialiste. Et ce, même si ces insultes sont publiques.

http://www.francetvinfo.fr/societe/justice/racisme-anti-blanc-la-justice-rejette-le-concept-de-francais-de-souche_853677.html

Je comprends, empreint de la même logique, que ceux qui s’attaquent à la grande, la seule voie possible, celle du métissage, soient pourchassés et brûlés vifs.

http://www.fdesouche.com/831183-saint-brieuc-22-les-enfants-metis-de-la-redac-chef-de-elle-victimes-de-propos-racistes-maj-le-coupable-arrete

Car c’est bien là l’urgence à laquelle nous sommes confrontés : mettre hors d’état de nuire tous ceux qui enfreindraient cette « France qui progresse ». Vers le métissage. La vraie, la seule pureté. Pardon. Je promets de faire deux dons à la Licra et d’afficher un poster de Malcolm X dans chacune des chambres de mes chères têtes bl… non, poisseuses, définitivement.

NOTE 1

Katell Pouliquen
11 février ·

Mes enfants métis font, depuis le jour où je leur ai donné la vie, mon bonheur, ma fierté, mon éblouissement.
Toujours, je loue leur double culture, je leur explique que, plutôt qu'être "moitié / moitié", ils sont deux fois plus riches, plus forts, plus beaux. 200% plutôt que 50. J'aime leur peau, leurs cheveux, leurs yeux, leurs rires. Je suis leur mère. Je les aime.
Je les éveille au monde sans les effrayer.
Je m'assure qu'ils connaissent leur Martin Luther King dans le texte -je leur ai offert la version pour enfants de sa biographie, et aussi "Mes étoiles noires", des destins méconnus racontés par Lilian Thuram. Il l'avait dédicacé à mon fils aîné, qui porte le même prénom que le sien : Marcus. Comme Marcus Miller plus que l'empereur romain. Comme Marcus Garvey, émancipateur du peuple noir.
Je leur lis "Le chat bleu, l'alouette et le canard timide ", d'Amanda Sthers, l'histoire d'un chat interdit de golf car il est bleu. Et aussi "Mon chien est raciste" -l'arme de l'humour.
Je les amène voir Swagger, et sans doute ce jour-là saisissent-ils comme ils sont privilégiés. Protégés ? On vit dans le 18ème des Abbesses, enclave bobo encore un peu popu dès qu'on approche les boulevards de Pigalle ; absolument bourge quand on dévale la rue des Martyrs acheter son mille-feuille à 5 euros. L'école maternelle est une ZEP qui fonctionne. Emile est ami avec Rayan, Elliott, Louison, Aboudlaye. La routine.
Mes enfants sont chez eux dans le quartier, le manège, Jacky le boucher, Marie-Rose la libraire... Partout, ils sont chez eux. Nulle part ici, leur peau n'est un sujet. Les rues racontent le métissage. La France multiculturelle progresse. Celle que j'aime.
"Partez d'ici, sales nègres". L'uppercut est donné au Leclerc de Saint Brieuc. Enfin, juste à côté, dans cette périphérie urbaine bien connue des sociologues. Plérin en l'occurrence.

Je suis Bretonne. J'ai quitté Saint Brieuc après mon hypokhâgne. Puis ce fut Rennes (khâgne), Paris (sciences politiques), Lille (Ecole de journalisme). J'ai terriblement voulu fuir cette Bretagne que je chéris tant aujourd'hui. M'arracher à la promiscuité, au regard des voisins, à l'absence poisseuse d'intimité. Je voulais vivre libre. Aucun compte à rendre.
J'ai choisi ma vie, j'ai choisi Paris. Je reviens souvent en Bretagne et, à chaque halte chez ma mère, je me retrouve à faire les courses. On dit "faire le plein chez Leclerc".
"Partez d'ici, sales nègres". L'uppercut est donné par un homme d'une soixantaine d'années, flanqué de sa femme muette. Mes fils s'amusaient au rayon foot. Ils adorent le Leclerc, immense terrain de jeu où ils peuvent courir, essayer les ballons, les tablettes et même regarder tranquillou Bein Sports sur des écrans géants.
"Partez d'ici, sales nègres". L'uppercut est donné le vendredi 10 février 2017 en France.
La même semaine, on apprenait que Théo, jeune noir d'Aulnay-sous-Bois, se faisait violer par un policier.
La même semaine, Luc Poignant, membre du syndicat Unité Police SGP-FO, estimait dans C dans l'Air: "Le mot Bamboula, ça reste encore à peu près convenable".
La même semaine, le magistrat honoraire Philippe Bilger twittait: "On a fait un drame de #Bamboula. Me souviens de mes années de collège ou ce terme était beaucoup plus sympa, presque affectueux que raciste".
La même semaine, Alain Avello, membre du conseil stratégique de campagne de Marine Le Pen, invitait sur son profil Facebook à "essayer la zoophilie" avec Christiane Taubira.
"J'ai peur. Cette peur augmente chaque fois que tu me quittes. Mais j'ai découvert cette peur bien avant ta naissance. Quand j'avais ton âge, toutes les personnes que je connaissais étaient noires, et toutes vivaient dans cette peur violemment, obstinément", témoigne Ta-Nehisi Coates, écrivain américain né à Baltimore dans son cri bouleversant, "Une colère noire. Lettre à mon fils", paru l'an dernier.
11 février 2017. 70 jours avant l'élection présidentielle. Quelle lettre vais-je écrire à mes fils ? Je suis en colère. Violemment. Obstinément.